

« Le populisme n'est pas un accident de l'histoire »

Pourquoi ce retour du populisme dont témoignent les Gilets jaunes ? Au-delà des facteurs économiques, il y a un « rapport blessé à autrui », répondent des chercheurs dont Yann Algan (1).

Entretien

Comment expliquer la montée des populismes ?

Deux facteurs principaux. Le premier est économique. C'est la mondialisation, l'ubérisation de nos économies, le chômage, la crise financière. Ils ont alimenté une peur de perdre son emploi et la constatation d'un possible déclassement. Tout cela a généré, chez les classes populaires et moyennes, un profond ressentiment à l'encontre des partis traditionnels et des institutions, qui n'ont pas su les protéger. Ils se vivent comme les perdants de la transformation du monde moderne. Le mal-être est le terreau des forces anti-système.

L'autre facteur, c'est la confiance...

Faites-vous confiance en une personne que vous rencontrez dans la rue ? Ou pensez-vous plutôt qu'on n'est jamais trop méfiant ? Ce paramètre de la « confiance » est majeur. Notamment car la méfiance capture souvent quelque chose de plus profond, un rapport blessé à autrui. Et une désocialisation, une solitude. Ce facteur de la « confiance » va faire le partage des eaux entre ceux qui, issus des classes populaires ou moyennes, vont basculer vers la droite populiste ou vers la gauche radicale.

La droite populiste est plutôt méfiante ?

La droite, par tradition, a toujours été plus méfiante, limitant sa confiance à son cercle familial, à sa corporation, à son village. C'est la droite traditionaliste, qui a voté Fillon en 2017. Chez la droite populiste, ce rapport hostile à l'altérité est tel qu'il alimente le rejet de l'immigré et conduit à des politiques nationalistes. Vous vous méfiez de votre voisin, de votre beau-frère. Mais aussi des homosexuels. Voilà pourquoi racisme et homophobie vont souvent de pair.

La gauche radicale est plus confiante...

Oui, elle partage avec la droite populiste cette sourde colère contre les institutions. Mais son électorat est plus confiant, n'est pas dans le rejet de l'autre. Notamment parce qu'il est plus éduqué. Ce qui rend plus ouvert au monde.

La confiance, c'est au fond ce qui a divisé les Gilets jaunes ?

C'est ce qui a fait qu'ils n'ont pas pu s'entendre sur un programme politique commun. Ce mouvement anti-système était un conglomerat de sympathisants de la France insoumise (gauche radicale) et du Rassemblement national (droite populiste). Ce marqueur de la « confiance », centrale, les a divisés. C'est aussi ce qui nous pousse à penser qu'un rapprochement Le Pen-Mélenchon ne se fera pas.



Yann Algan : « Une force est en train d'éclorre, c'est l'écologie. »

En revanche, ce qui a rassemblé les Gilets jaunes, c'est la solitude...

Oui, car nous sommes passés d'une société de masse à une société d'individus isolés. Isolés dans leur famille, avec l'augmentation des divorces ou l'éclatement géographique des familles. Isolés dans le travail, parce que percutés par les transformations du monde du travail : le mouvement a rassemblé des personnes travaillant dans les services à la personne, le tertiaire. Beaucoup de chauffeurs routiers par exemple, ou d'aides soignantes à domicile. Des gens seuls qui ne bénéficient pas de la socialisation d'une entreprise, d'une usine, d'un syndicat.

Isolés, aussi, géographiquement...

Ceux qui se sont mobilisés habitent dans les territoires où ils ont vu fermer des usines mais aussi des écoles, des maternités, ainsi que des commerces de proximité. « Ma » boulangerie, « mon » bar PMU, « mon » restaurant... Tous sont des lieux très importants de socialisation.

En commun, ils ont aussi la colère... plus que la peur ?

La peur pousse plutôt vers un vote conservateur, ou vers l'abstention. La colère vers un vote radical, anti-système. Elle s'exprime chez des personnes déclassées socialement, qui risquent de tout perdre et se sont senties abandonnées. Elles ont encore quelque chose à exprimer. Alors que ceux qui ont déjà tout perdu n'expriment plus rien. Ce sont les abstentionnistes. Ils n'ont plus de colère, seulement de la peur.

À l'étranger, les forces anti-système portent les mêmes ingrédients qu'en France ?

Exactement les mêmes ! En Angleterre avec le Brexit, en Allemagne avec l'AFD, aux États-Unis avec Trump... On retrouve la même colère partagée contre les partis politiques traditionnels, les institutions, incapables de les avoir protégés, contre la crise financière notamment.

Comment envisager l'avenir ?

Ce qu'on observe n'est pas un accident de l'histoire. Nous avons

changé de civilisation. La réponse ne peut pas être uniquement dans des politiques de redistribution, même si elles sont nécessaires. Le point central est : « *Que faites-vous pour lutter contre ma solitude dans cette société ?* »

Comment y répondre ?

Au travail par exemple, il faut créer de nouveaux lieux de socialisation, un syndicalisme de services qui n'existe pas aujourd'hui. Pour les livreurs de Deliveroo, les aides à domicile ou les chauffeurs d'Uber. Sur les territoires, il y a aussi des solutions : la Caisse des dépôts réfléchit à des missions *Cœur de ville* pour subventionner et maintenir des activités, des petits commerces au sein de ces unités urbaines désocialisées.

En matière d'éducation aussi...

Oui, il faut redévelopper cette capacité à coopérer. Cela s'apprend dès le jeune âge. En France, l'éducation transmet du savoir, mais elle devrait transmettre aussi, comme ailleurs, des compétences sociales, relationnelles. Des études ont montré que deux lycéens français sur trois, à l'âge de 15 ans, passent leur heure de cours à prendre des notes en silence. Et deux tiers disent n'avoir jamais travaillé avec leurs camarades sur des projets collectifs. En apprenant à coopérer, on développe de la confiance.

Politiquement, qui peut porter ces changements ? Car Emmanuel Macron parie plus sur l'individu que sur le collectif...

C'est à chaque parti de s'en saisir. Les deux forces traditionnelles, de gauche et de droite, vont devoir apporter des réponses du XXI^e siècle, ce qu'elles n'ont pas su faire pour l'instant. En revanche, une force est en train d'éclorre, c'est l'écologie, plutôt ancrée gauche. Elle porte une cause commune, la protection d'un bien commun qui pourrait transcender les individus.

Propos recueillis par Carine JANIN.

(1) *Les origines du populisme, enquête sur un schisme politique et social*, de Daniel Cohen, Yann Algan, Matial Foucault, Élisabeth Beasley, La République des idées, Seuil.

Repères

- 3 avril 1974.** Naissance à Paris.
- 2004.** Agrégation en sciences économiques.
- 2007.** Publie *La société de défiance : comment le modèle social s'autodétruit* avec Pierre Cahuc, *Éditions* de la Rue d'Ulm, collection Cepremap.
- 2009.** Meilleur « jeune économiste » par le Cercle des économistes-*Le Monde*.
- Depuis 2008.** Professeur d'économie à Sciences Po.
- Depuis 2016.** Fondateur et doyen de l'École des affaires publiques.